

Alessandra Ferraro et Rainier Grutman (dir.),  
*L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*  
Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2016, 260 p.

Cecilia Foglia  
Université de Montréal

Environ dix ans après la parution de l'ouvrage *The Bilingual Text: History and Theory of Literary Self-Translation* (Hokenson & Munson, 2007), première étude historique de l'autotraduction comme forme d'écriture, Alessandra Ferraro et Rainier Grutman relancent le débat en publiant un collectif sur l'autotraduction littéraire, envisagée cette fois d'un point de vue sociolinguistique et culturel. D'entrée de jeu, le texte s'annonce fort innovant pour trois raisons : la langue de publication adoptée, les motivations du recours à l'autotraduction et, en dernier lieu, l'objectif du travail et l'applicabilité des approches

suggérées à d'autres cas de figure. Pour ce qui est de l'utilisation du français comme langue de publication, bien que les auteurs des articles ne soient pas tous francophones, ce choix répond à la volonté des directeurs de l'ouvrage de donner la priorité à la langue de travail des collaborateurs. Ainsi, ce texte rompt avec la tendance (assez courante) qui consiste à promouvoir les résultats de la recherche en langue anglaise afin d'atteindre le plus grand nombre de lecteurs. En outre, ce collectif explore les différentes et très nombreuses raisons qui poussent les écrivains à s'autotraduire. Ce faisant, il montre assez clairement que les motivations personnelles sont toujours indissociables de celles de nature socioculturelle et vice versa. Troisièmement, ce collectif a pour objectif d'aller au-delà des cas isolés : il propose donc une réflexion transversale et pluridisciplinaire sur l'autotraduction afin d'identifier des tendances en la matière. En cherchant le fil rouge reliant toutes les contributions, ce texte ambitionne de conceptualiser l'autotraduction et de bâtir, enfin, une théorie sur celle-ci. Ce dernier aspect représente probablement le véritable point faible de ce sous-domaine de la traductologie. En ce sens, la présente contribution vise à combler ce vide gnoséologique en mettant en évidence les similitudes et les particularités de l'autotraduction et des autotraducteurs. Plutôt que d'interpréter cet ouvrage comme une volonté de catégoriser l'autotraduction par langues et par pays, il faudrait l'entendre comme la tentative d'explorer la taxonomie de cette forme d'écriture. En d'autres termes, au lieu de dessiner une galerie de portraits d'autotraducteurs, ce collectif essaie d'esquisser l'architecture du musée qui l'héberge. Une architecture qui, parallèlement aux portraits qu'elle accueille, ne se veut pas statique mais dynamique grâce aux visages qui vont se rajouter

au fil du temps. Tout comme Paul Cézanne (1839-1906) reproduisait sans cesse la Montagne Sainte-Victoire, car chaque fois qu'il l'observait pour la peindre l'atmosphère modifiait sa perception de l'image (Rilke, 2001/1984), ce texte aussi esquisse un nouveau visage de l'autotraduction littéraire par le biais de nombreuses approches interdisciplinaires.

Il est important de mentionner que ce collectif n'aborde que l'autotraduction littéraire, domaine où les notions d'*auctorialité* (soulignant l'intentionnalité) et d'autorité (se référant à l'agentivité) de l'autotraducteur sont fondamentales. L'autotraduction littéraire remet en cause ces deux principes tout comme elle remet en question la notion de l'unicité de l'œuvre. Comme les chercheurs le montrent bien, les autotraductions correspondent parfois à de vraies réécritures et, face à cela, le problème terminologique lié à leur définition (original vs traduction ou original vs deuxième original) reste irrésolu. Il n'en demeure pas moins qu'elles gardent le statut de création littéraire, et c'est peut-être la raison pour laquelle le principe d'équivalence ou de fidélité n'est pas considéré dans ce cas-ci comme un critère discriminatoire pour élaborer des théories.

En ce qui concerne la structure de l'ouvrage, ce dernier s'ouvre sur un état des lieux dressé par Ferraro et Grutman. Il se présente en deux volets de cinq contributions chacun. L'approche adoptée par l'ouvrage est sociologique. Les premiers articles font partie de la section intitulée « cadres contextuels », alors que les autres sont regroupés sous l'étiquette de « dynamiques textuelles ». Bien que Ferraro et Grutman ne le déclarent pas en avant-propos, cette distinction s'approche des théories bourdieusiennes en ce qui a trait aux études de l'habitus des écrivains-(auto)traducteurs, soit des

conditionnements sociaux et personnels influençant leur trajectoire ainsi que leur pratique de l'écriture et de la traduction. L'autre aspect qui apparaît en filigrane est la centralité de l'individu, dans ce cas-ci l'écrivain-autotraducteur. Ce qui fait de cet ouvrage un point de rencontre entre la littérature, exprimée par le genre adopté, et la traducturologie (Chesterman, 2009), soit l'étude de la traduction à partir de l'analyse de la trajectoire du traducteur. Ces deux volets, séparés pour des questions d'ordre organisationnel plutôt que notionnel, jouent en réalité le rôle de *koiné*, à savoir d'unités inséparables, parce que tout comme la théorie requiert des études de cas pour être validée ou réfutée, les cas de figure aussi nécessitent une théorie présente en arrière-plan leur permettant d'être mieux interprétés. Le cadre contextuel, comme le terme le suggère, est une exploration macro(scopique) des aspects phénoménologiques et socio-culturels qui influencent le texte autotraduit. Les articles qui traitent de ces aspects sont rédigés par Christian Lagarde, Rainier Grutman, Paola Puccini, Eva Gentes et Xosé Manuel Dasilva. Une fois le corollaire de l'autotraduction construit, le lecteur, de manière presque dantesque, est accompagné par chaque auteur du deuxième volet à visiter les différents cercles « privés » de l'autotraduction. Cette partie aborde l'analyse textuelle, laquelle s'entend ici comme une réflexion sur la pratique de l'autotraduction à partir des ouvrages, et non comme une étude comparative des textes source (original) et cible (autotraduction). Alessandra Ferraro, Valeria Sperti, Chiara Montini, Pascale Sardin et Christine Lombez sont les chercheuses chargées de guider le lecteur dans cette exploration au niveau micro de l'autotraduction.

Enfin, les spécialistes et connaisseurs de la pensée de Ludwig Wittgenstein pourraient remarquer l'analogie qui existe entre la réflexion que développe ce dernier dans la théorie du jeu et la visée de l'ouvrage dirigé par Ferraro et Grutman. Le philosophe et mathématicien autrichien demande à son interlocuteur :

[q]u'est-ce qui est commun à tous [jeux] ? – Ne dites pas : Il *faut* que quelque chose leur soit commun, autrement ils ne se nommeraient pas « jeux » - mais *voyez* d'abord si quelque chose leur est commun. – Car si vous le considérez, vous ne verrez sans doute pas ce qui leur serait commun à *tous*, mais vous verrez des analogies, des affinités, et vous en verrez toute une série. Comme je l'ai dit : ne pensez pas, mais *voyez* ! (Wittgenstein, 1961, p. 66)

Autrement dit, Wittgenstein invite à chercher « le réseau complexe des analogies qui s'entrecroisent et s'enveloppent les unes les autres » (p. 66). Si ce n'est pas l'acte de se traduire, qu'est-ce qui est commun aux autotraducteurs ? L'autotraducteur, à quel jeu joue-t-il ? Il nous semble alors pertinent d'émettre l'hypothèse que cette question de recherche est sous-jacente aux articles contenus dans cet ouvrage.

L'avant-propos, signé par Ferraro et Grutman, offre un état des lieux de l'autotraduction. À la fois succinct et exhaustif, ce riche compendium résume les moments saillants de l'autotraduction (soit pendant la Renaissance, la Première Guerre mondiale suivie de vastes mouvements migratoires et, finalement, la décolonisation) et fournit une liste d'ouvrages et de revues scientifiques qui ont abordé ce sujet à partir de 1998.

L'article de Lagarde amorce la première section. Il analyse l'autotraduction du point de vue sociolinguistique tout en accordant une attention particulière à la diglossie.

L'autotraduction est très souvent associée au bilinguisme de l'écrivain, compétence qu'il développe à l'intérieur d'une situation familiale plurilingue ou en conséquence d'une migration, d'un exil, etc. Lagarde remarque que l'autotraduction peut se manifester dans un contexte soit monolingue soit diglossique. Dans le premier cas, la tendance à s'autotraduire est plutôt liée à des raisons de nature individuelle ; dans le deuxième cas, la motivation est plutôt idéologique et socioculturelle. Lagarde met l'accent sur l'importance d'explorer, voire d'analyser, les raisons sociolinguistiques de la directionnalité des langues concernées par l'autotraduction. Plus souvent qu'on ne le pense, l'écrivain s'autotraduit pour légitimer doublement sa propre littérature et pour se consacrer au champ littéraire national et « local », comme c'est le cas, par exemple, des écrivains-autotraducteurs exerçant en Espagne. En ce sens, la contribution de Lagarde confirme l'applicabilité de la théorie du polysystème (Even-Zohar, 1990) et des observations de Pascale Casanova (1999) — concernant les notions de traduction-accumulation et de traduction-consécration — à l'autotraduction aussi. Enfin, Lagarde remet en question l'idée que l'autotraduction est un libre choix, soit un exercice volontaire, spontané et confortable de l'écrivain. Elle apparaît plutôt comme une pratique comportant de nombreuses contraintes liées à la langue, surtout lorsque celle-ci est mineure.

L'article de Grutman met en relief une problématique fondamentale, à savoir que l'histoire de la littérature s'est toujours focalisée sur l'individuel au détriment du collectif, alors que la sociologie s'est intéressée au collectif aux dépens de l'individuel. L'autotraduction littéraire incarne, à cet égard, un sous-champ d'exception où il est possible d'amender cette relation binaire existant entre littérature et sociologie. Grutman

suggère d'analyser tantôt la littérature tantôt la sociologie à partir d'une perspective multiple, de dépasser la « vision atomistique » de l'autotraduction et, enfin, de ne pas réduire l'autotraduction à une liste d'autotraducteurs. Ce qui permet de définir les caractéristiques qui justifient le recours à l'autotraduction. Dans la même veine que Lagarde, et en partant d'une perspective socio-littéraire et linguistique, Grutman constate que 1) l'autotraduction se fait souvent entre deux langues qui sont en relation asymétrique ; 2) l'autotraducteur bénéficie d'une agentivité qui lui donne une certaine liberté décisionnelle relative à sa création littéraire. S'inspirant de Gianfranco Folena (1991/1973) et de Pascale Casanova (1999), Grutman distingue l'autotraduction symétrique horizontale de l'autotraduction asymétrique/verticale. La première porte sur l'autotraduction d'une langue centrale à une autre jouissant du même statut. La deuxième, par contre, se réfère à l'autotraduction d'une langue centrale à une langue périphérique et vice versa. De surcroît, Grutman distingue deux types de transferts verticaux : la supra-autotraduction (d'une langue périphérique 1 à une autre centrale) et l'infra-autotraduction (d'une langue centrale à une autre périphérique 2). Si, d'une part, l'autotraducteur est son propre courtier et peut se traduire à sa guise, l'autotraduction se révèle d'autre part une arme à double tranchant. En effet, en fonction des langues concernées, elle peut occulter l'original (comme c'est le cas de l'écrivain basque Bernardo Atxaga). Original et autotraduction sont signés par le même auteur. Donc, que se passe-t-il lorsque l'écrivain modifie l'original — rédigé en langue périphérique — en s'autotraduisant vers une langue plus centrale ? Quelle version les traducteurs allographes adopteront-ils ? Quels seront les gains et les pertes

linguistiques et culturels ? La contribution de Grutman nous apprend qu'il est indispensable d'étudier l'autotraduction à la lumière du prestige social de la langue. Cela peut nous éclairer sur la directionalité de l'autotraduction, l'agentivité de l'autotraducteur et les multiples raisons qui expliquent cette double existence littéraire.

Ce dernier point est au cœur du texte de Gentes, qui explore les motivations du recours à l'autotraduction. Plus particulièrement, il analyse la première expérience autotraductive de quatorze écrivains contemporains (six femmes et huit hommes) afin d'identifier le moment déclencheur et, par conséquent, les circonstances qui les ont menés à s'autotraduire. Parmi cet échantillon, sept autotraducteurs sont des bilingues exogènes (c'est-à-dire des migrants), quatre auteurs s'expriment dans les langues parlées dans le pays où ils vivent (autotraducteurs endogènes), et trois s'autraduisent en employant une langue qui n'est pas celle du territoire où ils résident. Enfin, Gentes s'intéresse aussi aux effets produits par la décision de s'autotraduire. Les résultats de son enquête montrent que les écrivains s'autotraduisent pour : 1) observer la réception du texte dans une langue donnée, 2) éluder certains écueils tels que la censure, 3) des questions psychologiques et identitaires, 4) favoriser le processus éditorial lié à l'acceptation de l'ouvrage, 5) rectifier une traduction allographe jugée insatisfaisante ou ne reflétant pas assez l'auteur, 6) une raison tout simplement liée au hasard, 7) répondre aux exigences de la maison d'édition qui demande une version dans une langue centrale ou sinon, 8) car l'entourage de l'écrivain juge la traduction allographe médiocre. Parmi les effets produits par cette double existence littéraire, Gentes rappelle l'acquisition d'un lectorat nombreux, l'entrée dans le marché littéraire

mondial, la possibilité de garder le ton de l'original dans le texte autotraduit et, pourquoi pas, l'élaboration d'un escamotage pour éluder le blocage de l'écrivain.

La contribution de Dasilva passe en revue les raisons qui mènent les autotraducteurs à occulter au lecteur la nature autotraductive de l'ouvrage. Tout d'abord, Dasilva distingue entre autotraduction transparente et autotraduction opaque. Dans le premier cas, l'auteur laisse entendre, plus au moins ouvertement dans le texte, qu'il s'agit d'une autotraduction. Dans le deuxième cas, l'auteur dissimule cette information. Selon Dasilva, il est très important d'explorer les motivations d'une telle décision. On opte pour une autotraduction opaque lorsque 1) l'autotraducteur veut que son texte garde le statut d'original ; 2) l'autotraduction présente des portions importantes de réécriture et elle est, de fait, considérée comme une recreation ; 3) l'autotraducteur envisage les textes de départ et d'arrivée comme des ouvrages complémentaires et non subordonnés. De plus, dans la même veine que Lagarde et Grutman, Dasilva note que l'autotraduction opaque s'opère surtout dans des contextes diglossiques (et donc linguistiquement asymétriques) et qu'elle est plus fréquente chez les autotraducteurs endogènes. Rappelons que, par autotraducteur endogène, on entend l'auteur qui s'autotraduit vers une autre langue parlée dans le même territoire. Par contre, l'autotraducteur exogène est celui qui s'autotraduit dans une deuxième langue à la suite d'une migration. On reconnaîtra qu'il est difficile, pour ce dernier, de masquer son rôle de traducteur dans le texte (notamment à cause de sa nationalité). En revanche, l'autotraducteur endogène « peut sans grande difficulté combiner les deux profils linguistiques » (p. 115) sans que le lecteur s'en aperçoive. Dasilva conclut en affirmant que

ce jeu de cache-cache de l'auteur trahit son désir de voir son ouvrage garder toujours le statut d'original quelle que soit la langue utilisée.

L'article de Puccini se distingue nettement des autres résumés ci-dessus. S'inspirant de l'anthropologie culturelle, discipline qui s'intéresse à l'Autre et à l'individu de manière indissociable, la chercheuse prend en compte le Sujet en tant qu'autotraducteur et se demande si on peut considérer l'autotraduction comme l'une des formes de représentations de l'altérité intime et également si l'anthropologie peut nous aider à expliquer les dynamiques sous-jacentes à un auteur qui s'autotraduit. L'autotraduction met-elle en évidence le rapport de l'homme avec le temps et l'espace ? Pour Marc Augé (2012), « [t]out être humain naissant est l'objet de processus rituels dans lesquels on peut lire [...] l'obsession du sens faisant appel au passé et l'obsession de la liberté faisant appel au futur » (p. 35). En d'autres termes, d'après l'anthropologue et ethnologue français, le futur reconnaît l'importance du passé. Si on regarde l'autotraduction par la lorgnette de l'anthropologie culturelle, on voit que l'original (œuvre-événement) provient du passé, traverse le présent et se projette dans le futur en devenant autotraduction. Elle incarne à la fois un projet d'écriture (où l'auteur peut réviser son texte, l'abréger et l'allonger), individuel (par lequel l'autotraducteur rattrape sa langue maternelle) et collectif (car en s'autotraduisant, il laisse un don à la communauté d'origine). Puccini insiste sur le fait que l'autotraduction est une nouvelle création dans le futur du passé. L'autotraduction entendue comme processus (intrigue) correspond à une mise en ordre du vécu, au rattrapage du passé, des références temporelles et spatiales. Elle se rapporte au passé. En revanche, l'autotraduction entendue comme produit final

(inauguration) se rapporte au futur. Elle correspond donc à une renaissance, à un nouveau commencement. Qu'elle soit intrigue ou inauguration, l'autotraduction est une pratique d'écriture présente, un processus qui se nourrit de ces deux moments à la fois temporels et inséparables. À l'instar d'un ethnologue, l'autotraducteur entreprend un voyage dans le passé physique et intérieur, à cheval entre deux langues et deux cultures, pour les réinterpréter dans le présent et leur donner un autre *à-venir*.

Le deuxième volet de l'ouvrage s'ouvre sur la contribution de Ferraro. Son travail porte sur l'analyse des façons dont un écrivain-autotraducteur révèle, dans le paratexte, sa double existence littéraire. En dévoilant que l'ouvrage est une autotraduction, l'auteur signe un pacte autotraductif avec le lecteur. Son interprétation du texte se verra influencée, car le lecteur est conscient du fait que la paternité de l'acte traductif est à l'auteur et il lui fait confiance (voir Lejeune, 1975). En analysant le paratexte de bon nombre d'autotraductions, Ferraro arrive à montrer que si l'autotraduction est couverte (pacte zéro), la hiérarchie entre traduction et original disparaît. Ainsi, les deux textes affichent le même statut d'original, ce qui trahirait le désir de l'écrivain-autotraducteur d'appartenir à deux univers littéraires et linguistiques de manière équivalente, voire de contrôler ses produits culturels dans toutes ses langues et formes. Par contre, si le pacte existe et si l'autotraduction est transparente, la hiérarchie entre original et traduction est explicite. L'auteur opterait alors pour la transparence soit parce qu'il souhaite adhérer principalement à un seul canon littéraire, soit parce qu'il ne se soucie pas d'appartenir à l'une ou l'autre littérature.

Sperti étudie le jeu de l'autotraducteur ou bien la fonction de son *auctorialité* lors de la traduction de son texte. En fonction de sa maîtrise de la deuxième langue, il peut collaborer de manière plus ou moins systématique avec le traducteur. Sperti distingue trois types de collaborations : la collaboration traductive, la *close* collaboration et, finalement, l'autotraduction assistée. La première correspond à une collaboration, généralement à distance entre le traducteur — qui exerce plus de contrôle sur le produit culturel final — et l'auteur. Leur communication vise surtout l'éclaircissement de passages et le peaufinage de la langue. Comme l'écrivain ne maîtrise pas parfaitement la langue cible, son *auctoritas* sur la version finale du texte est limitée. La deuxième incarne une collaboration assidue et constante entre l'écrivain-autotraducteur et le traducteur. Ils travaillent toujours ensemble et à partir d'un méta-texte en devenir. Leur relation se base sur la négociation des choix de traduction, le dialogue et la construction. Finalement, le texte d'arrivée est une récréation. En revanche, l'autotraduction assistée indique une relation de collaboration basée sur des compétences linguistiques, littéraires et culturelles réciproques. Le traducteur assiste l'autotraducteur en qualité de conseiller. Dans les deux derniers cas, l'écrivain-autotraducteur fait preuve de beaucoup d'*auctorialité*, alors que l'agentivité du traducteur est variable.

Dans le sillage de Sperti, Montini analyse l'*auctoritas* de l'auteur en adoptant l'approche génétique afin d'examiner les différentes étapes correspondant chacune à des manuscrits divers. Mener une étude génétique des autotraductions, c'est interroger le principe d'unicité et d'univocité de l'original. Ce dernier n'est que l'achèvement d'une série d'étapes qu'il faut analyser pour découvrir l'univers qui abrite l'autotraduction.

L'étude des informations extratextuelles ainsi que des manuscrits de Samuel Beckett, de Vladimir Nabokov et de Beppe Fenoglio nous renseigne sur certains aspects de ces auteurs passés sous silence. Il s'agit de l'adoption d'un processus autotraductif sourcier ou plus créatif (dans le cas de Beckett), l'attachement aux textes et le désir de tout contrôler (pour Nabokov) et, enfin, l'hybridité linguistique (dans le cas de Fenoglio). L'approche génétique de l'autotraduction encourage le lecteur à ne pas limiter cette forme d'écriture au processus ni au produit final. L'autotraduction contient l'histoire de vie de l'auteur, laquelle se reflète dans chaque mot qu'il sélectionne pour composer son texte.

Sardin, quant à elle, se concentre sur le parcours autotraductif de Nancy Huston et d'Hélène Cixous. Bien que le titre de son article donne à penser que sa contribution porte sur la relation entre le féminisme et l'autotraduction, en réalité, la chercheuse explore la dimension ludique associée à l'acte de s'autotraduire d'une langue à une autre. Ce plaisir des mots, que Sardin appelle « trajour », transforme l'autotraduction en « manipulation transgressive, libre et créative du signe linguistique » (p. 203).

Enfin, l'article de Lombez, qui porte sur l'autotraduction en poésie, questionne l'idée selon laquelle le bilinguisme ou, en général, la compétence linguistique des écrivains (ici les poètes) explique le recours à l'autotraduction. Il ressort de la contribution de Lombez que les poètes parlent une *lingua mentalis* poétique universelle. Le simple fait de composer un poème, « c'est déjà traduire » (p. 216), car la poésie a une sonorité, une métrique et de règles rédactionnelles extraordinaires. La langue qu'on emploie pour l'écrire n'est

qu'un outil pour apprécier son essence. Autotraduire de la poésie devient donc un de moyens possibles permettant de déchiffrer cette langue mentale source et universelle.

L'ouvrage se clôt sur une bibliographie et un index de noms qui, dans l'ensemble, résumant l'état de la recherche en autotraduction. Il suffit de visiter le site consacré à ce sujet et constamment mis à jour par Eva Gentes (p.230) pour comprendre à quel point ce sous-domaine de la traductologie est en pleine effervescence.

En définitive, *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques* est un ouvrage impeccable des points de vue du contenu, de la reproductibilité des approches interdisciplinaires proposées, de la cohérence, de la cohésion et, surtout, de l'enchaînement très harmonieux et logique des contributions. En effet, ce dernier permet de saisir, au fil des pages, les dénominateurs communs de tous les autotraducteurs et, ce faisant, de pouvoir postuler une théorie de l'autotraduction en partant de la notion de prestige et de directionnalité des langues impliquées et, en dernier lieu, de déterminer les exceptions. De surcroît, le souci du détail qui caractérise cet ouvrage ainsi que l'adoption d'un style à la fois simple et perméable font de celui-ci non seulement un incontournable, mais aussi une expérience exégétique fort agréable et édifiante pour les spécialistes en littérature, critique littéraire, traduction, linguistique, études culturelles, sociologie et anthropologie entre autres. Il aurait été préférable d'avoir davantage d'exemples dans la deuxième partie de l'ouvrage. En dépit de cette petite lacune, il est indéniable que ce collectif ajoute une pierre à l'édifice de l'autotraduction, où

l'autotraducteur littéraire nous apprend que son « jeu » n'est pas terminé et qu'il lui reste plein de cartes à mettre sur table.

## **Bibliographie**

- AUGÉ, Marc. (2012), *Futuro*, Torino, Bollati Boringhieri.
- CASANOVA, Pascale. (1999), *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil.
- CHESTERMAN, Andrew. (2009), « The Name and Nature of Translator Studies », *Hermes – Journal of Language and Communication Studies*, No. 42, p. 13-22.
- EVEN-ZOHAR, Itamar. (1990), « Polysystem Studies », *Poetics Today*, Vol. 11, No. 1, p. 45-51.
- FOLENA, Gianfranco. (1991 [1973]), *Volgarizzare e tradurre*, Torino, Einaudi.
- HOKENSON, Jan Walsh et Marcella MUNSON. (2007), *The Bilingual Text: History and Theory of Literary Self-Translation*, Manchester, St Jerome Publishing.
- LEJEUNE, Philippe. (1975), *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- RILKE, Rainer Maria. (2001 [1984]), *Lettere su Cézanne*. Firenze, Passigli Editore.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. (1961), *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques* (traduit par Pierre Klossowski), Paris, Gallimard.